

recommandée durant le Carême, ce dont font foi les naissances peu nombreuses neuf mois après cette période). Cliche souligne également l'importance des membres de la famille élargie, qui interviennent en faveur des leurs lorsqu'il y a abus, par exemple. On retient finalement de l'ouvrage la prééminence de l'entraide et la gaité des habitants de la vallée du Saint-Laurent, mentionnée par plusieurs voyageurs étrangers. Une gaité qui surprend un peu, quand on comprend mieux la lourdeur incroyable de leur labeur pour s'établir, manger, se chauffer, survivre et l'extrême simplicité de leurs habitations, où ils vivent dans une promiscuité totale.

Sophie Doucet
Villa Ste-Marcelline

Yves Gingras

Pour l'avancement des sciences : histoire de l'ACFAS (1923–2023)

Boréal, 2023, 330 p.

Ce livre est une réédition et une mise à jour de l'ouvrage publié en 1993 par le même auteur. La structure a été conservée, la période couverte a été étendue jusqu'à aujourd'hui et les notes en bas de page ont été considérablement bonifiées en intégrant les travaux des dernières décennies sur le sujet. Les rééditions (augmentées) permettent de mesurer la distance qui nous sépare de la réception d'un livre publié antérieurement. Lorsque le sociologue Fernand Dumont rendait compte, pour la revue *Scientia Canadensis* (n° 2, 1994), de la première édition de *Pour l'avancement des sciences*, il saluait un livre écrit « avec sympathie mais sans complaisance ». Trente ans plus tard, si la sympathie est encore plus frappante, ce n'est pas d'abord parce que l'ouvrage pêche (hormis la conclusion) par apologie, mais parce que la réflexion critique autour de la modernisation du Québec s'est considérablement affutée au cours des dernières décennies.

Lorsqu'il paraît en 1993, l'ouvrage s'inscrit pleinement dans une trame modernisatrice qui habitait de nombreux travaux historiques sur le Québec à cette époque, notamment ceux portant sur le développement des universités ou des institutions scientifiques, qui connaissent alors un âge d'or. L'ACFAS, l'Université Laval, l'Université de Montréal, différentes facultés de médecine font toutes l'objet d'une publication. Dans son histoire de l'École Polytechnique, publiée en 1991, Robert Gagnon utilisait un sous-titre révélateur du ton qui prévalait alors : *La montée des ingénieurs francophones*. C'est également à une montée que l'on assiste dans *Pour l'avancement des sciences*, où l'ACFAS est célébrée pour sa contribution unique au Québec, pour sa capacité à se renouveler et à s'adapter à son époque, pour son caractère de plus en plus représentatif de la société, pour sa défense du français et pour son rôle éminent dans le développement de l'esprit scientifique.

Il s'agit d'une histoire en deux temps : d'abord, celui des décennies pionnières, des années 1920 aux années 1950, où les acteurs de l'ACFAS se débrouillent avec les

moyens du bord pour faire de l'Association un centre orbital de la science au Québec; ensuite, à partir des années 1960, celui de son institutionnalisation et de son expansion continue jusqu'à aujourd'hui. Le livre est divisé en six chapitres dont les titres indiquent bien le souci de Gingras d'offrir un éclairage diversifié sur son objet : « La mise en faisceau des ressources », « La promotion de la culture scientifique », « La promotion de la recherche scientifique », « La formation d'une communauté scientifique », « L'ACFAS sur la place publique » et « Les raisons d'être de l'ACFAS ». Ce découpage thématique, qui permet à l'auteur de s'affranchir d'un récit chronologique dur qui n'aurait qu'amplifié la trame modernisatrice sous-jacente, favorise l'approfondissement des enjeux soulevés.

La période précédant les années 1960 est passionnante : c'est qu'on y touche tout autant à l'histoire des hommes—les femmes sont rares!—qu'à celle d'une association. On y suit avec intérêt les efforts et parfois les prouesses de ses pionniers pour développer l'ACFAS dans des contextes politiques et éducationnels qui évoluent rapidement. On y découvre les discours emportés de Marie-Victorin à la fin des années 1930—qui exhortait ses compatriotes à ouvrir leurs horizons—et les efforts vigoureux de l'ACFAS pour légitimer et diffuser l'esprit scientifique au Québec, à coup de conférences, de causeries, de symposiums et de nombreux prix, sans parler de son célèbre congrès annuel, dont le caractère itinérant révèle le souci précoce de l'Association de rejoindre et de représenter des membres de différents horizons géographiques, scientifiques et professionnels. Gingras fait bien voir que l'ACFAS n'appartient pas seulement à l'histoire des sciences, mais aussi à celle de l'éducation : elle joue un rôle actif dans les transformations éducatives au Québec, particulièrement en ce qui a trait à l'enseignement des sciences, qu'il s'agisse des querelles autour des collèges classiques, des grandes réformes subséquentes ou des politiques scientifiques, en passant par la formation universitaire. À cet égard, Gingras montre bien l'importance des petites bourses d'études offertes par l'Association pour envoyer les jeunes chercheurs canadiens-français aux États-Unis, à une époque où les universités québécoises francophones ont un besoin criant de professeurs spécialisés. Sensible aux enjeux internationaux (et canadiens), Gingras donne ainsi toute sa place à l'ACFAS dans l'histoire des migrations savantes, contribuant par le fait même à la déconstruction du mythe d'un Québec replié sur lui-même.

Grâce à des sources diversifiées (procès-verbaux, correspondances, articles de journaux, documents officiels, entrevues), Gingras navigue aisément entre le macro et le micro de l'Association, accordant tout autant d'importance aux contextes (scientifiques, économiques, politiques), aux réseaux, aux relations entre les membres, aux nombreuses publications, éphémères ou durables, de l'ACFAS, qu'aux rêves et aux projets qui n'ont pas vu le jour mais qui disent tous quelque chose des ambitions de l'Association. Les commentateurs l'avaient déjà relevé : il s'agit d'un ouvrage très bien référencé, rigoureux et fouillé, parfois trop, ajouterions-nous, puisqu'il est à l'occasion desservi par son souci d'exhaustivité qui amène l'auteur à passer en revue un grand nombre d'activités et d'initiatives de l'ACFAS, quitte à examiner d'obscurités discussions sur les frais de déplacement des chercheurs. La teneur descriptive qui en résulte laisse moins d'espace à l'analyse, particulièrement en ce qui a trait aux parties

ajoutées pour cette réédition (1994–2023).

En étudiant la participation d'un nombre impressionnant de chercheurs liés de près ou de loin à l'Association, Gingras évite d'en faire un acteur collectif doté d'une seule volonté, piège dans lequel tombent plusieurs histoires institutionnelles—particulièrement lorsqu'il s'agit d'une commande. Au contraire, l'ACFAS est présentée comme un espace fluctuant de négociations, de compromis et parfois de conflits. En déterrant ceux-ci, Gingras désamorçe quelque peu le caractère téléologique induit par la trame modernisatrice de l'ouvrage, même si ce désamorçage est surtout visible pour la période précédant les années 1960, où les relations personnelles (et politiques) jouaient un rôle décisif dans l'évolution et la survie de l'Association. Et si après les années 1960 Gingras parle ici et là de « crises » pour *jazz*er cette histoire, force est d'admettre qu'elles touchent bien davantage aux détails organisationnels qu'aux justifications et aux missions que se donne l'ACFAS qui, elles, s'accumulent plutôt qu'elles ne s'opposent. Ce n'est pas surprenant : monstre dialectique, l'Association serait parvenue à résoudre ses tensions en jouant sur tous les tableaux, de l'éducation populaire à la suscitation de vocations en passant par la défense du Québec, la promotion du français et le renforcement de la communauté scientifique. Dans les mots de l'auteur, chaque nouvel énoncé de mission « reprend tous les éléments de la mission initiale en les adaptant » (272).

Cet accent mis sur la continuité, l'expansion et la solidification amène Gingras à conclure que non seulement l'ACFAS « a vu ses principaux objectifs se réaliser » mais qu'elle a aujourd'hui, « plus que jamais sa raison d'être comme gardienne des intérêts des scientifiques » (281–282). Cette sympathie, comme l'écrivait Dumont, n'enlève toutefois rien à cet ouvrage d'une grande qualité et qui a, somme toute, bien vieilli. Seul bémol sur le plan de la présentation : les images et photographies, d'une qualité bien décevante, n'ont vraisemblablement pas été revampées pour cette réédition.

Daniel Poitras

Université de Montréal

Daniel Poitras et Micheline Cambron

L'Université de Montréal. Une histoire urbaine et internationale

Presses de l'Université de Montréal, 2023, 576 p.

Un beau et bon livre. C'est l'impression qui nous est restée en refermant cette foisonnante histoire de l'Université de Montréal, coécrite par Daniel Poitras et Micheline Cambron. Des facultés de cette université avaient fait l'objet d'ouvrages, mais aucune synthèse n'avait encore saisi, du moins à une telle échelle—de la Nouvelle-France à nos jours !—, l'histoire de cette institution emblématique de l'Amérique francophone. L'Université de Montréal donne son titre, sa trame et une grande part de ses sources à ce qui constitue l'une des biographies institutionnelles les plus riches et achevées au Québec.